

Robert Merle pages 287 et suivantes :

Le combat de Bayamo fini, Andrés Garcia, 34 ans, s'enfuit de la ville en compagnie de son demi-frère Hugo Camejo, et d'un compagnon nommé Véliz. Celui-ci avait conservé des vêtements civils sous son uniforme, mais tel n'était pas le cas de Hugo et d'Andrés, et leur apparence les désignait aux coups de l'Ejército. Ils ne connaissaient pas la ville, mais en courant droit devant eux au hasard, ils atteignirent le cimetière, et aperçurent, non loin de là, un bohío au milieu d'un champ. Après quelques hésitations, ils décidèrent de s'ouvrir au paysan. Il les écouta en silence, et quand ils eurent fini, il donna à Andrés et à Hugo des vêtements usagés.

Ce fut un grand soulagement pour eux de s'habiller à nouveau en civil; cela fait, ils comptèrent leur argent. Ils avaient à eux trois 1 peso 40 centavos : assez pour gagner en car Manzanillo, où Andrés Garcia avait un parent.

Dans la guagua, la mort les attendait. Un policier, lorsqu'ils pénétrèrent dans le car, remarqua l'état de leurs chaussures. Elles étaient sales et pleines de terre, parce qu'ils avaient marché dans le champ avant d'atteindre le bohío. A Manzanillo, le policier sortit son pistolet, se tourna vers eux et dit : — Vous trois, descendez. Puis il sortit le premier et les attendit, pistolet au poing, à côté de la portière. Andrés Garcia se pencha vers Hugo et dit dans un souffle : — On ne va pas se laisser arrêter comme ça... Après tout, il est seul, et nous sommes trois. Hugo secoua ses larges épaules : — Mais non, tu vas voir, ça va s'arranger. Son optimisme était assez légitime; ils étaient en civil tous les trois, et il n'y avait pas contre eux le moindre indice.

Au cuartel de Manzanillo, on prit leurs noms, on les mit en cellule avec une dizaine d'autres suspects, mais sans les interroger. On sentait que leur arrestation, comme leur détention, était une affaire de simple routine. Personne ne leur accordait d'importance, et les trois jeunes gens n'étaient pas inquiets. Et en effet, à la nuit tombante, l'ordre vint de libérer les suspects. Ils respirèrent. Mais juste au moment où, à la suite des autres, ils allaient sortir du calabozo, un contrordre arriva. Tous étaient relâchés sauf eux. Ils réintégrèrent la cellule. En même temps, l'atmosphère autour d'eux commença à changer. La garde, devant le calabozo fut doublée, et elle devint plus vigilante. Ils se rassurèrent en se disant qu'on ne les avait toujours pas interrogés, mais en réalité, dès cet instant, ils étaient condamnés à mort.

Andrés Garcia ne sut la vérité que beaucoup plus tard : Hugo, Véliz et lui-même appartenaient à la cellule de Marianao. Le frère d'un de leurs compagnons de cellule travaillait à La Havane au Bureau des Recherches. Il avait remarqué le départ des trois voitures des fidélistes le 24 juillet. Dès qu'il connut l'attaque de Moncada, il signala le départ massif, le 24, des amis de son frère, et comme il les connaissait tous, il put donner leurs noms et leur signalement. Ceux-ci furent diffusés le soir même dans tous les cuartels de l'île.

Le délateur put se féliciter le jour même de l'excellent travail qu'il avait accompli : des treize membres de la cellule de Marianao, neuf, y compris son propre frère, furent arrêtés et exécutés dans la journée du 26. Trois (Cartaya, Cámara et Andrés Garcia) furent jetés en prison. Deux seulement, Nico Lopez et Calixto Garcia, réussirent à s'échapper.

A minuit, un groupe de soldats vint chercher les trois jeunes gens. Ils leurs lièrent les mains derrière le dos, les firent monter en jeep, et leur dirent qu'ils allaient « les

conduire au juge d'instruction ». L'heure tardive rendait la chose si peu probable que Hugo et Andrés Garcia échangèrent des regards.

Avec la prodigalité de L'Ejército dès qu'il s'agissait de transport, les soldats n'avaient pas mobilisé moins de deux jeeps pour transporter les trois condamnés. Ils firent monter Hugo et Andrés Garcia dans la première, et Véliz dans la seconde.

Les deux jeeps prirent la route de Bayamo et parcoururent à une vitesse folle les 25 km qui séparent Bayamo de Veguitas. A Veguitas, elles s'arrêtèrent en dehors du village dans un petit chemin de terre, près du cimetière. La nuit était claire, mais il n'y avait pas de lune.

Le soldat qui était assis à côté du chauffeur se leva et sans dire un seul mot, porta à Hugo un violent coup de crosse. Aussitôt, Andrés Garcia se dressa et se mit à crier : — Ne le touchez pas ! Il a un bras paralysé ! A ce moment, le soldat qui se trouvait assis entre Hugo et lui se leva à son tour, sans se hâter, et d'un geste lent et compétent, il lui asséna un coup de crosse sur la tempe. Andrés Garcia chancela, un second coup de crosse lui ouvrit l'arcade sourcilière gauche, et un troisième l'atteignit derrière l'oreille.

Il ne tomba pas d'un seul coup, et il ne s'évanouit pas tout à fait. Il eut encore le temps de recevoir deux autres coups de crosse à la tête avant de s'affaisser. Un soldat dit : — Attends, je récupère ma cordelette. Garcia sentit qu'on lui déliait les mains. Il ouvrit les yeux à moitié. Tout était trouble. On le souleva, on le jeta par terre, et on lui passa autour du cou une corde beaucoup plus grosse que la petite cordelette qui avait ligoté ses mains. A ce moment-là, un peu de lucidité lui revint, et il comprit que les soldats l'amarrèrent à la jeep. Il entendit le moteur ronfler, et il respira tout près de lui l'odeur des gaz d'échappement. Puis la corde se raidit. Il se sentit tiré avec violence sur la poussière du sol, il aspira l'air désespérément, un voile noir tomba devant ses yeux et il s'évanouit.

Quand il revint à lui, ce fut pour sentir des centaines d'épingles piquer son corps. Tout était noir. Il ne voyait rien. En tâtonnant autour de lui, il comprit qu'il se trouvait sur des plantes épineuses. En roulant sur le côté, il réussit à se dégager, et au moment même où il se dégageait, il éprouva une violente douleur au niveau du cou. Il y porta la main et sentit la corde sous ses doigts. Le nœud était coincé, et il lui fallut de violents efforts pour le défaire. Il voulut se relever, mais retomba aussitôt sur les genoux. Sa tête chavirait, de violentes nausées le secouaient, et il sentait un filet de liquide tiède couler de sa bouche.

Il n'y voyait toujours pas, et il avait l'impression que tout son corps n'était qu'une plaie. Ses oreilles lui faisaient mal. Il y porta les doigts et s'aperçut qu'elles étaient bouchées par des caillots de sang. Puis il promena sa main droite sur son visage. Son œil gauche était gonflé, et si douloureux qu'il osa à peine le toucher, mais il réussit à soulever, de l'index, la paupière de son œil droit. La lumière le frappa alors comme une flèche. C'était l'aube et le jour grandissait. Il se trouvait dans le fossé de la route.

Il était toujours à genoux, appuyé sur une main, maintenant de l'autre son œil droit ouvert. Il s'aperçut qu'il avait saigné sur les buissons épineux où il était couché. Il lui parut tout d'un coup très important de dissimuler ces taches, et il se mit à les recouvrir des touffes d'herbe qu'il arrachait au talus. Il se rendait compte, par moments, que c'était absurde, mais il continuait avec un acharnement maniaque. Sa blessure au cou le brûlait d'une façon abominable, il pensait que sa fin était proche. Il

réussit à se redresser, et regarda autour de lui : il voulait choisir l'endroit où il allait mourir. Ça aussi, c'était tout d'un coup très important.

C'est alors qu'il aperçut Hugo. Il était étendu à moins d'un mètre, sur le ventre. Andrés Garcia rampa vers lui au prix d'un effort énorme, il réussit à le retourner. Hugo avait une corde autour du cou, et au sommet de la poitrine, le trou d'entrée d'une balle. Andrés Garcia resta un moment à le regarder. Il n'arrivait pas à y croire. Hugo était son ami, son compagnon, son frère.

Le choc de sa mort fut si terrible qu'il lui rendit le sentiment du danger. Il faisait grand jour, il fallait fuir. Il essaya de se relever et retomba sur les genoux. En retombant, il aperçut Véliz. Lui aussi, il était mort. Ils avaient dû les traîner sur quelques centaines de mètres, puis les jeter pêle-mêle dans le fossé, décharger leurs armes sur eux au hasard dans la nuit, pressés d'aller se coucher, leur besogne faite.

Il essaya à nouveau de se dresser et, une fois de plus, retomba. Alors, il se mit à marcher à quatre pattes dans la direction d'une finca qu'il apercevait à faible distance. Et comme son œil droit se fermait dès qu'il cessait de maintenir sa paupière, de temps en temps il devait s'arrêter pour la relever, et vérifier sa direction.

Le gérant et les ouvriers de la finca étaient dehors dans la cour de la ferme, en train de traire les vaches, quand ils virent apparaître Andrés Garcia qui se traînait vers eux à quatre pattes. Ils s'immobilisèrent, aussi médusés que s'ils avaient vu un mort sortir de sa tombe. Le pantalon et la chemisette en lambeaux et rouges de poussière, l'intrus était couvert de plaies de la tête aux orteils, et son visage bleui, tuméfié, gonflé, couvert de sang coagulé, était à peine humain. Il n'y eut pas de paroles échangées. Ils avaient entendu, pendant la nuit, les jeeps et les coups de feu, et ils savaient qui il était.

Un ouvrier se détacha du groupe et tendit un verre de jus de mangue à Andrés Garcia. Il le but avec avidité et aussitôt un spasme le secoua, et il vomit. Alors ou lui donna du lait Entre chaque gorgée, il vomissait. Mais il s'obstina, garda mes dernières gorgées et se sentit un peu mieux. Il réussit même à se mettre debout, sans tomber. Il s'aperçut alors que les hommes qui lui faisaient face tremblaient de peur. Il en lut frappé, parce qu'il n'éprouvait lui-même rien de ce genre. Peut-être n'avait-il pas assez de force pour avoir peur. Quelques secondes s'écoulèrent, puis un des paysans lui dit qu'il ne pouvait pas rester là, que les soldats le recherchaient. Andrés Garcia inclina la tête sans dire un mot et s'en alla en trébuchant, à travers champs. De sa main droite, il maintenait son œil ouvert pour se diriger. De temps en temps, il tombait sur les genoux.

Il n'aurait su dire combien de temps il marcha. Il aperçut des silhouettes qui s'agitaient dans un champ. Il appuya son index sur sa paupière et la releva davantage. A leurs fusils, il reconnut des soldats. Ils étaient distants de cent mètres à peine. Il tourna la tête et aperçut un champ de canne à sucre, à trente pas de lui. Mais les soldats l'avaient vu, et accouraient vers lui à toutes jambes. Il pensa avec désespoir : Ils seront sur moi avant que j'aie le temps d'atteindre les cannes. Mais tout d'un coup, il s'aperçut qu'il courait. Il regardait avec stupéfaction ses propres jambes se soulever sous lui. C'était vrai, il courait !

Il réussit à gagner la guardarraya (chemins de terre dans les plantations de canne) la plus proche, et là, sur le bord du chemin, dans l'herbe, au pied des premières cannes à sucre, il s'écroula sur le ventre, à demi évanoui. Il entendit les pas des soldats qui se

rapprochaient, et relevant de l'index sa paupière, il roula sur le dos. Il voulait voir le visage de l'homme qui l'assassinerait.

Les soldats passèrent à côté de lui sans le voir. Ils l'avaient vu entrer en courant dans la cannaie, ils pensaient qu'il était beaucoup plus loin déjà, et ils s'enfoncèrent à vive allure dans le dédale des guardarrayas. Andrés Garcia écouta leurs pas décroître, il comprit l'avance que leur erreur lui donnait, il se releva en titubant et sortit du champ de canne. Il se trouva nez à nez avec une petite jeune fille de quinze ans. En le voyant, elle s'arrêta net, porta ses deux mains à sa bouche, et clouée sur place par la peur, se mit à trembler. La tête bourrée des contes de guajiros, elle devait le prendre pour un fantôme : — Ecoute, dit Andrés Garcia, tu diras aux soldats que je suis parti par là... Il fit un geste : Tu leur diras ?... Les yeux affolés, elle dit oui de la tête; elle n'arrivait pas à parler.

Il marcha un bon kilomètre à travers un champ couvert d'une herbe de Guinée qui avait presque sa taille. Il avait l'impression qu'il avait réussi à dépister les soldats. De temps en temps, il trébuchait, et s'écrasait sur le sol, évanoui. Quand il revenait à lui, il se redressait, il éprouvait de terribles vertiges. La matinée était déjà avancée, il avait très soif, il faisait très chaud, et il lui semblait que son crâne, sous les coups de soleil, allait éclater.

Il entendit un bruit d'eau qui coulait et se dirigea de ce côté. C'était une petite rivière. Il se laissa tomber à genoux sur ses bords, et se pencha pour laver son visage de tout le sang qui s'y était accumulé. Mais en se penchant, un vertige le prit, il perdit l'équilibre et tomba la tête la première dans l'eau. Il s'accrocha à des racines qui se trouvaient là. Il n'avait pas pied, mais il savait nager. Il ne sentait plus ses blessures, il éprouvait un sentiment inouï de bien-être. Il resta là très longtemps, la tête à moitié plongée dans l'eau, somnolent, presque sans conscience, faisant juste assez de mouvements pour se maintenir à flot.

Quand il sortit enfin de l'eau, le soleil le sécha en moins d'une heure. Le long de la rivière, courait un sentier à peine tracé, et de chaque côté du sentier, des arbres et des fourrés. Il se cacha dans les fourrés. Il souffrait beaucoup à nouveau, et il était brûlant de fièvre.

A la nuit tombante, il entendit un bruit dans le sentier. Il se pencha hors de sa cachette, et vit un paysan à bicyclette. Quand il fut assez proche, Andrés Garcia le reconnut. C'était l'ouvrier de la finca qui lui avait donné du lait. L'homme, lui aussi, l'avait aperçu. Il mit pied à terre et sans un mot, il l'aïda à se relever. Il le soutint par les épaules, et il l'emmena jusque chez lui. La pluie et la nuit commençaient à tomber, et le premier soin de l'homme fut de lui construire une petite hutte de branchages en appentis le long d'une haie. Sous la hutte, il disposa un lit de feuilles et y fit coucher Andrés Garcia.

Ce paysan s'appelait Bernardo Gonzalez Amaya. Comme la plupart des paysans cubains, il vivait dans un bohio des plus simples, et il ne mangeait jamais de viande. Mais le peu qu'il avait, il le partagea avec Andrés Garcia : une friturita de maïs, des fruits, de l'eau. Il lui donnait mieux. Il lui donnait sa vie : Bernardo Gonzalez connaissait trop la guardia rural pour ne pas savoir à quoi il s'exposait si on trouvait chez lui le fugitif.

Au bout de 48 heures, Bernardo Gonzalez prit contact avec un membre du Parti orthodoxe d'un village voisin, Manaco. On y transporta Andrés Garcia, on le soigna,

et toutes les nuits, on le changeait de domicile. On savait que les soldats continuaient à le chercher. Le 26 au soir, ils avaient laissé trois cadavres dans le chemin à côté du cimetière, et le lendemain, en revenant les enterrer, ils n'en avaient plus trouvé que deux...

Par l'intermédiaire d'un père franciscain de Manzanillo, les protecteurs d'Andrés Garcia prirent contact avec Monseigneur Pérez Serantes. L'archevêque vint, le 2 août, en auto chercher le fugitif pour le ramener à Santiago. Il avait appris qu'il était l'unique survivant d'une triple exécution, et il pensait qu'il ne serait pas sûr de le remettre entre les mains des soldats de Manzanillo.

L'archevêque arriva très tôt le matin. Il était accompagné de Concha Ramsden, riche propriétaire philanthrope de Santiago, de sa fille, Miriam Bueno, et d'Enrique Canto, qui pilotait le groupe dans sa voiture, une Chrysler neuve. Mgr Pérez Serantes était assis, comme à son habitude, à côté du conducteur, et Andrés Garcia sur le siège arrière, entre les deux femmes. Une certaine tension régna dans l'auto pendant le voyage à Santiago. Andrés Garcia était assez intimidé de se trouver avec « tout ce gratin », et les notables ne l'étaient pas moins, d'avoir en leur sein, assis au milieu d'eux, un révolutionnaire. Le plus gêné, sans contredit, était Enrique Canto. Au moment de la guerre civile espagnole, il avait été phalangiste, et il n'était revenu à des sentiments plus libéraux qu'à une date récente, sous l'influence de Monseigneur. Partagé entre le libéralisme de l'archevêque et ses anciennes convictions, il adopta une attitude qui lui permettait d'être présent sans avoir l'air d'être là. Élégant et guindé derrière son volant, il se concentra sur la conduite de sa Chrysler, et pendant tout le voyage, il n'articula par un seul mot.

L'archevêque était plus bonhomme et plus franc. A un moment, il se tourna à demi vers Andrés Garcia et lui fit un petit sermon sur un ton paternel. Il le blâma d'avoir eu recours à la violence, et lui assura qu'il était possible d'arriver à de meilleurs résultats sans troubler l'ordre. Andrés Garcia eut envie de répondre que le premier à troubler l'ordre par son coup d'Etat du 10 mars, avait été Batista. Mais il n'était pas sûr d'Enrique Canto, dont l'attitude distante ne lui échappait pas, et il préféra se taire.

Monseigneur fut un peu déçu de ne pas recevoir de réponse. Comme le silence continuait, il prit dans la boîte à gants un petit paquet très bien ficelé que sa gouvernante lui avait remis à l'aube, à son départ de Santiago, et il l'ouvrit. Il fut très content d'y trouver sa collation favorite : des biscuits salés et du jambon. Il se mit à manger avec entrain. Il était à mille lieues de se douter qu'il donnait faim à Andrés Garcia, dont l'appétit revenait avec les forces.

Andrés Garcia était impressionné d'avoir à sa droite une jeune femme comme Miriam Bueno, mais, soit froideur, soit timidité, elle ne lui adressa pas la parole. Concha Bamsden, par contre, le questionna avec beaucoup de gentillesse sur ses blessures. Elle avait été émue de pitié à le voir en si mauvais état; elle comprit à quel point ses nerfs étaient ébranlés, et elle lui témoigna de la sympathie. Comme on approchait de Santiago, Andrés Garcia demanda d'une voix un peu rauque où on le conduisait. L'archevêque, qui finissait de manger son dernier biscuit, répondit en tournant la tête : — Au cuartel Moncada. — Non, non ! dit Andrés Garcia avec véhémence. Pas à Moncada ! Pas à Moncada !

Cette déclaration émut et embarrassa l'archevêque. Concha suggéra qu'on menât le fugitif à un juge pour qu'il prit par écrit sa déposition. Monseigneur estimait que le

procédé marquait trop de méfiance à l'égard des autorités. Concha s'obstina dans son point de vue, et la discussion se prolongea. Pendant ce temps, Miriam Bueno se tenait coite comme une image et Enrique Canto paraissait aussi étranger au débat que s'il avait habité une autre planète. En fin de compte, Monseigneur trouva un compromis : on n'emmènerait pas Andrés Garcia à Moncada, mais on le remettrait en mains propres, à Chaviano, dans sa villa.

Stupide et gaffeur comme à son habitude, Chaviano ne comprit pas aussitôt l'objet de la visite, et voyant Andrés si bien entouré, il lui serra la main aimablement. Dès qu'il comprit son erreur, il éclata contre le « Coréen » en violents reproches.

Monseigneur écouta la diatribe avec froideur. Miriam Bueno regardait dans le vague, et Enrique Canto avait l'air plus que jamais de ne pas être là. — Coronel, dit tout d'un coup Concha Ramsden avec fermeté. Vous avez promis de bien traiter les prisonniers. Rappelez-vous votre promesse. — Certainement, señora, dit Chaviano, interloqué. Et il se tut. Concha s'approcha alors d'Andrés Garcia, l'embrassa et lui glissa dans la poche un rouleau de billets de banque.

Ce rouleau resta peu de temps avec lui. A Moncada, dix minutes plus tard, il passa de sa poche à celle de Lavastida, et perdit aussitôt toute existence légale : il ne fut pas mentionné, en effet, dans l'inventaire qu'on dressa des objets personnels trouvés, à la fouille, sur le détenu...]